

Shéhérazade ou la potion magique pour se prémunir des tyrans

Salah El Khalfa Beddiari

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Khalfa Beddiari, S. (2004). Shéhérazade ou la potion magique pour se prémunir des tyrans. *Moebius*, (103), 17–25.

SALAH EL KHALFA BEDDIARI

*Shéhérazade ou la potion magique
pour se prémunir des tyrans*

*Les Mille et Une Nuits sont l'histoire de ce roi de
misère que sont tous les tyrans passés et à venir,
que le conte guérit peu à peu.
Il faudrait donc prescrire aux despotes des temps
modernes, les destructeurs de Babylone du conte
une fois par jour.*

Shéhérazade conte la vie des cœurs et des corps
là où les étoiles s'éteignaient soir après soir.
Mille jours et vingt et une heures à bâtir la trame
Elle révèle la magie des lettres salvatrices.

Aguerrie, du bout de sa langue agile, aux aguets,
elle s'affaire à allumer la mèche de la nuit,
charme l'au-delà comme une mer fertile,
envoûte le ciel du roi comme un mirage.

Elle pénètre ses penchants sans le pas comme le sable,
au gré des vents, apprivoise la tempête,
anime l'inerte, insuffle l'allégresse.
Rivale du soleil, elle ravive la braise du merveilleux.

*Les contes de Shéhérazade ne furent pas un
passe-temps inutile. Ils ont guéri l'assassin.*

La voix rebelle depuis la fêlure de la couronne
hante les heures du commandeur.
Les teintes de sa voix, gravée dans la jungle du souverain,
désarçonnent les reflets de l'apparent, étourdissent le geôlier.

Quand le soleil sombre dans les ténèbres
Shéhérazade renoue la tresse des mots. Magistrale,
la voix fuse, englobe le palais, étreint l'ample oreille,
la terre s'élance puis se déploie de déférence.

Elle parle comme la mer chante son écho,
le mot dans sa bouche est la volupté de l'ouïe,
l'oasis d'un égaré, l'âtre d'un errant,
la flamme d'une passion qui ne finit pas.

*Shéhérazade délivra de la menace sanglante
toutes les femmes futures.*

Le mot sur ses lèvres est le flegme d'un soupir féru,
l'ivresse d'un tournesol quand pousse l'aurore,
le labour d'un champ que la tresse d'un poème
irrigue sans le verbe dans la gaieté du labeur.

Le mot dans l'oreille de son roi est le murmure d'un amant,
un roucoulement de cour, un bruissement de feuilles,
un ruissellement de psalmodie, un rugissement de brise,
un soupçon de flûte et une plainte de luth.

Le mot sur sa feuille: révélation sumérienne des signes
annonce la fin de la stérilité de l'Histoire.
Devant l'absolu, sur l'autel des sacrifiés
ses mots chantent les astres qui ne se couchent pas.

*La vie est devenue possible mais il fallait
d'abord que la parole fût.*

La fable à l'aube humaine atterrit
là où les heurts des vers s'imbriquent mais ne brisent pas.
Où s'entre heurtent encore dans l'indocilité des étoiles
mais ne résonnent pas.

Le regard, défait, déchire l'instinct de la soumission,
déborde sur les rives oubliées du conte,
dégrafe la carapace du culte, aborde l'arrogance nue,
l'affronte dans l'empire de son néant.

Elle ne disparaît pas et n'apparaît pas,
ne parle pas et ne se tait pas,
ne dors pas et ne se réveille pas,
elle livre les belles lettres du songe.

*Nuit après nuit le monarque éteignait les
étoiles que les Babyloniens déchiffraient à
l'aube de l'humain*

Elle foule de ses pieds d'argile la foire houleuse
qui secoue les poitrines en éclosion.
Elle fuse, entre deux battements de cils et de crépuscules,
l'iris en folie, elle triomphe à provoquer l'ire du roi.

Lys et vallée de la peur s'acharnent alors à l'apprivoiser,
lilas et corail du péril s'affairent à l'introniser,
baisers et caresses du doute s'agitent à l'accaparer,
regards et adieux du drame s'ingénient à l'approprier.

Elle jaillit, dans son présent, perles en larmes, paroles en deuil,
lèvres muettes et affinées jouant les ombres chinoises.
Elle brise les cordes de son voilier.
En déroute, il appelle les vents ascendants et les éclairs à la fois.

*La nuit dans le palais passe comme une page
que l'on tourne, et le corps que Shéhérazade
offre à Shahrayar en intensifie le mystère et
annonce une page nouvelle.*

Vénérée et prospère comme une déesse,
elle s'attribue la perpétuité de ses penchants,
s'éprend du paquebot de la délivrance charnelle.
S'éloigne sourde à l'embrasement de ses os.

Elle regarde sa foi effritée comme l'engouement pour
l'inconnu.
Elle hybride ses yeux enflammés
de la perplexité hésitante des soupçons,
inhibe la croyance de surface et son apaisante assurance.

Elle induit l'intime soupir de l'ultime étreinte.
D'un toucher duveteux gauche
et d'un baiser chaud hasardeux
elle insuffle la foi dans l'idolâtrie de l'instant.

*C'est là que le tyran, pour la première fois,
avait rencontré sa nouvelle étoile, mais il
ignorait encore de quelle magie était le ciel
quand il devient une écriture.*

Immense d'orgueil et d'affection,
généreuse du regard,
aérienne du geste,
elle s'éprend de l'instant meurtrier de l'instant.

Tendre et étendue, intense et étourdissante,
elle remue sa langue maternelle dans sa langue
comme une flamme vorace des tons et des sons
dilettante, elle dévore son ouïe d'une caresse effilée et soutenue.

Grandissent en lui alors
les sens de la magnificence,
s'amenuisent en lui, la certitude du génocide
et la réticence devant la potence.

*Le potentat n'avait auparavant jamais atteint
les limites du ciel pour n'avoir jamais rencontré
de véritables étoiles.*

Les pas du roi se perdent dans la brume
de la plénitude du corps,
se figent dans la fange.
À peine réveillé, tâtonne, acquiesce le revers du temps.

Elle simule le désir assourdissant du verbe pudique,
scelle les gestes de la fécondité hérétique,
obstrue le chemin aux hordes habiles à reproduire le délire,
elle s'obstine à rendre lisse les décantations de l'Histoire.

Sur les murs qui frémissent sous le chuchotement de son souffle,
elle affiche un train gracieux, épiant l'inerte et l'insécable.
Elle grandit dans l'amour de l'assassin
à chaque rebondissement d'histoire.

*Dans le ciel noir de son malheur, il ne
restait plus au despote que Shéhérazade,
petite lumière dans la nuit, seul repère de
son salut.*

Agité par le mystère de ses récits et de ses cheveux d'ébène
qui déambulent en dehors du temps, il encaisse la gifle.
L'oasis de ses escapades cerne la tornade de sa soif,
elle l'enveloppe de sa légende et lui cède la sève
de la survivance.

Elle tourne, toujours insouciante des traces indélébiles
qu'elle dépose sur les parois rugueuses de sa flamme,
elle brime les étoiles du destin qui entrent en transe
dans les sillons primitifs de sa délivrance.

Le conte est un lever toujours éblouissant,
son destin désarmant la routine est un éveil aux sanscrits.
Ses préceptes battant pavillon du chimérique
soignent les inclinations meurtrières des représailles.